

L'île aux oiseaux.

Le chalutier Zazakelly (petit enfant) était secoué comme un fêtu de paille au milieu de l'océan Indien. Il venait des eaux Mauriciennes où il avait fait une courte halte. Port Louis l'avait accueilli lui offrant ses épices et surtout ses tissus. Les échoppes regorgeaient de thé, de saris Indiens et de femmes superbes.

Pour quelques roupies, le patron avait vendu toute sa cargaison de poisson. En échange il allait rapporter de l'argent à l'île de la Réunion, des saris brodés pour sa femme et des jouets chinois pour ses deux enfants. Son petit chalutier avait repris la mer vers Saint Pierre.

Le matelot et le chef mécanicien avaient fait quelques achats sans importance. Le petit matelot Gaétan s'était attardé sur une terrasse, en face du bateau, devant un punch au lait de coco. Il s'était rapidement retrouvé au milieu d'un groupe de jolies filles délurées prêtes à lui enseigner la langue de Shakespeare. Le patron du petit rafiote l'avait rapidement embarqué, pour respecter les impératifs horaires de la douane maritime.

Ils avaient repris la mer le 19 Mars 1955 vers l'île de la Réunion à douze heures. Ils voguaient depuis au moins une heure, le chalut traînait lentement. Le patron espérait refaire le

plein de la cale dans l'espoir de vendre son poisson le matin suivant dans son île natale de La Réunion.

Ils avaient mis le grand chalut à l'eau, lorsque d'un seul coup une tornade les surprit. Un vent violent se leva, accompagné d'une pluie diluvienne.

Le capitaine cramponné à la barre du Zazakelly tentait de louvoyer entre les vagues immenses qui se fracassaient sur la proue. Il fut forcé de changer de cap car sa route était tracée face à la tempête. Le chalut prestement levé, fut treuillé, tandis que le jeune matelot et le chef mécanicien le débarrassaient rapidement de quelques poissons qu'ils entassèrent dans la glacière.

-J'ai assez de carburant pour me permettre un léger détour, se dit le pilote en dépliant la carte pour faire le point. Je vais me diriger vers le Nord. Il vaut mieux négocier avec la mer plutôt que l'affronter de plein fouet.

Tandis que le bâtiment gémissait de toute part, le commandant saisit le compas et fit une croix sur la carte marine. Soudain une vague énorme s'affala sur le pont, s'engouffra par le hublot du poste de pilotage mal verrouillé à bâbord. Le ciel et la mer avaient pris la couleur de l'encre de chine. La nuit tropicale était brusquement tombée noyant l'embarcation dans un brouillard funeste. Le pilote bien campé sur ses jambes plia rapidement la carte qu'il referma avec les instruments de bord, dans le tiroir étanche aménagé sous la barre. Il verrouilla ensuite nerveusement le hublot ouvert. Le bateau continua sa route en louvoyant pour garder le cap.

Le moteur se mit à vibrer à fond de cale, dans son bourdonnement assourdissant le mécanicien beuglait des

ordres, vers le jeune matelot qui travaillait à ce moment-là sur le câble d'accélérateur. Depuis un quart d'heure, l'esquif avançait péniblement en s'effaçant devant la tempête. Parfois les bielles s'emballaient dans un bruit d'enfer, lorsque l'hélice se retrouvait à l'air libre. Le Zazakelly malmené par les vagues plongeait sous une muraille d'eau de mer et ressortait comme un bouchon de liège. Les lames envahissaient sans arrêt le pont. Le pilote réussissait à stabiliser le chalutier avec peine et continuait à maintenir la barre en longeant les déferlantes. Les paquets de mer soulevaient ou ensevelissaient brutalement le bateau dans des jets d'écume. La lutte entre l'homme et la tourmente dura quelques heures. Malgré la tempête le jeune mécanicien, une corde attachée à sa taille, s'affairait maintenant sur le pont sous le projecteur fixé au sommet du poste de pilotage.

Au fond de la cale, le câble ressoudé semblait tenir la route. Le jeune homme était sorti pour arrimer tout ce qui menaçait de s'en aller par-dessus bord.

Il regagna ensuite le fond du navire et resta vigilant auprès de la machine qui tournait inlassablement dans un vacarme épouvantable. Le moteur donna soudain des signes de faiblesse et s'arrêta net. Gaétan le jeune matelot avait pourtant fixé le câble. Il l'avait rafistolé avec les moyens du bord car il s'était effiloché et rendait l'accélération difficile. Son ange gardien l'avait regardé faire en souriant.

-Tu n'y arriveras pas ! Lui avait-il murmuré à l'oreille. Il est programmé pour se casser dans l'heure qui suivra !

Gaétan s'acharna encore une fois. Quelque chose en lui semblait vouloir lui saper le moral. Il se sentait fort, plein de ressources. Il sentait en son corps la vigueur et l'assurance de

la jeunesse. Il fit minutieusement une épissure et fit un point de soudure à l'étain pour consolider son bricolage. Le fer à souder électrique puisait son énergie dans une prise de courant. Le moteur fournissait beaucoup d'énergie mais le bateau très vétuste avait un circuit électrique obsolète. Au fond du navire, pour l'aider, son chef mécanicien maintenait au-dessus de lui une ampoule protégée par une cage métallique. Ils étaient éclairés par une lumière tremblotante qui provenait maintenant de la batterie de secours. Il avait été décidé par le pilote, patron du navire, de refaire le circuit électrique en arrivant au port de Saint-Pierre. Ils avaient eu l'obligation de procéder à plusieurs tournées de pêche pour finir de payer le bateau.

Il était plus de vingt-deux heures. Ils titubaient sous les coups de boutoir de l'océan.

Le câble était enfin opérationnel. Le chef mécanicien durant ce temps avait accéléré à la main, appuyant sur la tirette pour maintenir la vitesse constante. L'homme en sueur avait ôté sa chemise et s'affairait auprès du moteur qui renâclait avec un bruit infernal. La lumière s'éteignit soudainement quand la batterie heurta son logement dans un soubresaut du navire.

- Qu'est-ce que vous bricolez en bas ? Hurla le pilote dans le haut-parleur. Je suis dans l'obscurité. Ce n'est pas le moment de s'amuser !

Le câble d'accélérateur a craqué ! S'exclama le chef mécanicien. La pince de la batterie s'est arrachée.

- La soudure n'a pas tenu ! Dit le jeune mécanicien à l'adresse du chef qui transpirait.

- Contrôle le manomètre ! Hurla ce dernier.

Il n'eut pas le temps de lui expliquer ce qu'il voulait faire. Un craquement épouvantable se produisit. Le piston se

grippa brusquement. Le pied de la bielle se cassa en plusieurs fragments. Un éclat d'aluminium propulsé par la vitesse vint se figer dans la poitrine du chef mécanicien. Il s'écroula comme une poupée de son dans l'étroite coursive. Le câble que le jeune homme avait si bien réparé se retrouvait encore une fois coupé en deux par un autre morceau de métal. Freiné par un obstacle inattendu le bateau eut un soubresaut. L'arbre de l'hélice se figea tandis que le bruit terrifiant que faisait le moteur s'éteignit dans la seconde. Il ne resta plus que le grondement régulier de la houle qui se fracassait contre la coque, tel un énorme bélier contre la porte d'un château médiéval.

Le commandant du bateau qui remplissait à la fois le rôle de pilote cria dans le haut-parleur :

- Bon sang qu'est-ce que vous foutez en bas ?

- Le moteur a explosé ! Le chef est gravement blessé. Je ne sais plus quoi faire patron ! Brailla Gaétan.

- J'arrive hurla la voix venue de la timonerie.

Max, bloqua la barre sur le cap qu'il venait juste de prendre et dévala l'échelle, elle menait directement dans la pénombre de la cale du petit chalutier.

Le jeune garçon était penché sur le chef mécanicien. Avec sa lampe de poche il constata que l'homme était mort sur le coup. L'éclat de métal lui avait perforé la cage thoracique juste à la place du cœur. Le sang se répandait et coulait entre les lattes du plancher ajouré.

- Il est foutu ! Dit le matelot à l'adresse du patron qui venait de mettre les pieds sur le caillebotis.

Le patron évalua les dégâts d'un coup d'œil.

- Nous n'avons pas de moteur de secours ! Le bateau n'est pas équipé pour une voile. Nous allons remonter tous les deux et tu m'aideras à tenir la barre. Il semblerait qu'elle soit encore opérationnelle à la main. C'est crevant mais avec un peu de chance nous pourrions négocier les vagues.

Dans l'urgence, les deux hommes ne prirent pas le temps de se pencher davantage sur le défunt. Ils grimpèrent sur le pont à toute vitesse. Le capitaine reprit le contrôle de la barre, Gaétan s'empara d'une corde qu'il attacha par le milieu à un montant de la cabine dont la vitre avait explosé sous la pression du vent et des flots. Il mit un bout de la corde autour de sa taille et lia l'autre bout à la taille du commandant. L'eau entra à tribord dans le poste de pilotage.

- De cette façon nous resterons ensemble ! Dit Gaétan, fermant d'un geste brusque la trappe qui donnait sur la cale, car l'eau commençait à s'y engouffrer.

Les deux hommes se relayèrent à la barre tout le long de la nuit. Ils laissaient le bateau se faire porter par le courant. Ils firent tout de même leur possible pour maintenir le bâtiment en longeant la houle qui se dressait comme un mur infranchissable.

Lorsque l'aube les retrouva, ils étaient brisés de fatigue. Le capitaine regarda la boussole et la carte grâce à sa lampe torche. La tourmente était derrière eux. Il bloqua la barre sans pouvoir évaluer sur la carte une distance qui les rapprocherait d'une terre quelconque. Ils étaient bel et bien perdus dans l'obscurité au milieu de nulle part. Il était cinq heures du matin à sa montre. Il faisait encore nuit et le bâtiment ne bougeait plus autant.

Les deux marins épuisés s'écroulèrent et s'endormirent

assis l'un près de l'autre contre la cloison. Sur le banc scellé dans le poste de pilotage, ils étaient ruisselants comme deux poulets malades sous la pluie. Ils étaient transis, assis dans l'eau, trempés par l'eau du ciel et l'eau de la mer.

Ils se réveillèrent deux heures plus tard. La tempête s'était brusquement calmée. Un léger clapot frappait régulièrement les flancs du petit chalutier. Le bâtiment à moitié couché oscillait à peine. L'aube était éclairée par le soleil levant. Le ciel étalait sa palette de couleurs. Sur le mauve profond de l'horizon les nuages roses et orangés faisaient une gloire de lumière.

Le bateau s'était échoué sur une plage de sable fin à l'intérieur d'un récif corallien. La proue semblait irrémédiablement prisonnière de la barrière de corail. Vers les grands récifs, une ancre énorme rongée par le temps dépassait de la surface de l'océan, elle témoignait d'un ancien naufrage. Pour sa part le chalutier Zazakelly était proche de la plage, la poupe encastrée dans les coraux.

- Réveille-toi petit ! S'exclama le pilote tout à fait lucide.

Gaétan effaré se redressa brusquement, il mit quelques secondes à réaliser dans quel pétrin il se trouvait. Il s'agrippa au montant de l'écotille qui donnait sur le pont. Il parvint à se mettre debout sur le plancher qui restait incliné. L'eau de ce côté arrivait au-dessus de la ligne de flottaison du bâtiment. De l'autre côté du bateau, le bastingage était enfoncé dans le corail et le sable. Leur chalutier avait dérivé vers une île minuscule qui comportait quelques cocotiers perdus au milieu d'une végétation basse et peu fournie. Une multitude d'oiseaux de

mer, chassée par la tempête, tournait au-dessus d'une plage de sable fin. L'estran était jonché de bois flottés, de coquillages vides et de coraux arrachés à la mer. Certains oiseaux avaient fait leurs nids un peu partout sur la partie sèche légèrement surélevée qui jouxtait la plage.

Les deux hommes se regardèrent désemparés.

- Où sommes-nous ? Interrogea Gaétan d'une voix tremblante.

- Je n'en ai aucune idée ! Répondit le chef. Je vais essayer de refaire le point.

Il ouvrit le tiroir qui contenait la boîte étanche ou il mettait son livre de bord. Le précieux coffret contenait surtout ses instruments de navigation avec les cartes. Il regarda autour de lui hébété mais fit semblant de ne rien remarquer pour ne pas effrayer le jeune homme.

- Le soleil est bien visible dit-il. La radio et la batterie sont trempées. Je vais les essuyer et attendre qu'elles aient séché pour m'en servir. C'est notre seule chance de salut. Nous avons sûrement dérivé le long du canal de Mozambique ! Je pense que nous sommes passés assez loin de la pointe nord de Madagascar.

Il essuya tous les instruments indispensables avec le chiffon doux qui entourait le coffret. Le tiroir étanche était humide, mais les cartes n'avaient pas trop souffert pendant la tornade. Il ouvrit celle dont il s'était servi la veille et essaya de repérer l'endroit à partir duquel ils avaient certainement été dérouterés.

- Nous n'avons passé qu'une nuit dans la tourmente.

Mon point de repère reste l'Île Maurice. Dit-il au jeune matelot.

Il tenta d'évaluer la distance de leur dérive. Nous n'avons pas fait le tour de la terre tout de même. Il prit son compas et traça un cercle sur le papier.

- J'ai changé de cap ici ! J'ai fait de mon mieux pour éviter les énormes vagues qui menaçaient de nous submerger. Le vent venait de l'Ouest, je me suis efforcé de maintenir le bateau dans ce sens pour qu'il ne chavire pas au lieu de me diriger directement vers l'île de la Réunion. Je ne peux pas évaluer la vitesse du cyclone, ni celle du courant. Le moteur turbinait à plein régime jusqu'au moment de l'accident, je n'ai qu'une faible idée de la dérive que nous avons subie. Il prit son sextant, regarda sa montre et la boussole et tenta de refaire le point observant son papier.

Je ne rencontre que les îles Éparses à la pointe nord Est de la grande île. Une chose est sûre c'est que nous sommes loin de la côte malgache et de l'Île de la Réunion. Je ne distingue rien autour de nous à part cette île où nous avons échoué. Le bateau est bloqué derrière les coraux. Logiquement il ne pourra jamais repartir en mer, le moteur est bousillé.

L'homme gardait son calme. Son esprit marchait à cent à l'heure. Il ne pouvait s'empêcher de penser sans parler à haute voix.

Nous allons en premier lieu regarder les dégâts mon petit. Nous allons voir si la chaloupe existe encore et si elle a tenu le coup. Je dois contrôler si la coque du Zazakelly est intacte. Il semblerait y avoir pas mal d'eau sous le plancher. Il jeta un coup d'œil par le hublot brisé et fit un grand sourire.

Dieu merci ! La chaloupe est encore amarrée sur le flanc du bateau qui est hors d'eau. Elle nous servira peut-être pour faire le tour de cette île. À première vue il n'y a pas de

promontoires rocheux. Je pense qu'il n'y aura pas d'eau potable non plus. J'ai peur que nous soyons sur l'île au sable. Ils l'ont baptisée île Tromelin. Cette ancre énorme fichée sur le récif n'augure rien de bon. Les bateaux qui se baladent entre Maurice et la Réunion évitent de passer par là.

Il prit son journal de bord et fit un résumé de la situation en notant en particulier la mort du chef mécanicien liée à un accident. Bien, voilà une chose de faite ! Dit-il satisfait en rangeant le livre. Après l'enterrement nous porterons ce tiroir étanche à terre, dit Max. Nous prendrons le journal de bord notre argent et nos documents avec ceux du mécano et son porte-monnaie. Dieu merci il n'a ni femme ni enfants pour le pleurer. Je pense qu'il a fui sa famille depuis belle lurette. Il n'en parlait jamais.

Gaétan prit une petite clef pendue à son cou. Il ouvrit un tiroir fermé dans la cloison.

- Tenez voilà mes papiers d'identité mon fric et mon passeport. Renchérit le jeune homme.

- C'est une sage précaution dit Max ! Mon bateau est devenu une vraie passoire. L'humidité et l'odeur de poisson deviennent insupportables ! Nous allons démonter les caillebotis pour en faire un abri à terre. Nous mettrons la bâche qui protège la cale pour le couvrir. Je rapporterai aussi la caisse à outils et la batterie de secours. Vu le beau temps, rien ne changera jusqu'à demain. Pour les conserves on viendra les chercher si besoin est.

- Elles sont à l'abri pour le moment mais les boîtes en métal risquent de rouiller rapidement. Il faudra les ouvrir le plus vite possible. Mieux vaut se nourrir des choses que nous